



Revue Intelligence Stratégique  
Journal des publications scientifiques  
Volume 5, numéro 14  
Octobre-Décembre 2022  
p-ISSN : 3006-547X ; e-ISSN : 3006-5488  
<https://doi.org/10.62912/>

---

**DECOLONISATION EPISTEMOLOGIQUE ET RECENTRALISATION  
PARADIGMATIQUE FACE AU DEVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE**

---

**Junior KABUIKATSHIPATA**

Docteur en Sciences Politiques et Administratives et Professeur à l'Université Pédagogique  
Nationale/Kinshasa-RDC  
junior.kabuika@upn.ac.c

**RESUME**

*Les recherches scientifiques sont les bases par excellence que recourt tout un peuple en vue de son développement. Cette entreprise osée consiste donc à recourir à l'armée des sciences pour raison de respectabilité. Tout peuple ayant recouru à cet impressionnant instrument, à renverser les données et celui ayant lui ayant tourné est condamné à vivre à l'attente. En effet, l'exercice auquel cet article se livre, consiste à partir des données paradigmatiques existantes oser des nouvelles offres pour qu'émerge une autre Afrique. Il s'agit tout de même de focaliser toute œuvre dans le mariage étroit avec la science.*

**Mots-clés :** science, paradigme, décolonisation, développement.

**ABSTRACT**

*Scientific research is the basis par excellence for the development of a people. This daring enterprise therefore consists in resorting to the army of sciences for the sake of respectability. Any people that has had recourse to this impressive instrument is condemned to a wait-and-see attitude. Indeed, the exercise to which this article gives itself up consists in starting from the existing paradigmatic data and daring to make new offers so that another Africa emerges. It is all the same a question of focusing any work in close marriage with science.*

**Keywords :** science, paradigm, decolonisation, development.

## INTRODUCTION

Il est établi que les valeurs ne semblent jouer aucun rôle dans la science. En tout cas, l'on suppose que le rôle joué par les valeurs devrait être limité. Le contexte épistémologique de cette hypothèse est la distinction perpétuelle entre l'objectivité et la neutralité.

A cet égard, il est avancé qu'une production adéquate de connaissances n'est possible que si les chercheurs empêchent leurs valeurs et leurs intérêts d'influencer leurs travaux. La meilleure façon d'y parvenir consiste à respecter des normes d'objectivité strictes faisant de la validité des allégations scientifiques une fonction de la méthodologie et de la logique, plutôt qu'une fonction des engagements normatifs des producteurs de connaissances.

Pourtant, il est juste de soutenir que les débats sur la méthodologie des sciences sociales au cours de deux siècles passés ont tourné autour de ces hypothèses. Les débats entre des domaines opposés, c'est-à-dire ceux qui prétendent que la science devrait être sans valeur et ceux qui s'opposent à ce que la science soit sans valeur en raison de la manière dont la science a été utilisée pour défendre les intérêts de certains par rapport à d'autres, ont suscité l'imagination de ceux qui participent aux discussions.

Les études africaines sont un domaine où cette question présente un intérêt certain. Le domaine a vu le jour dans le cadre du projet colonial européen. En ce sens, la production de connaissances sur et en Afrique a toujours été liée aux intérêts politiques, économiques et culturels des nations qui la financent.

Aujourd'hui encore, alors que les nations africaines sont indépendantes, ont leurs propres chercheurs et tentent de produire des connaissances par et pour elles-mêmes, il semble que les valeurs et les intérêts continuent de jouer un rôle. L'exigence, par exemple, que la recherche soit reliée aux politiques dans le contexte des préoccupations de développement semble garantir une place aux valeurs et aux intérêts des nations dominantes dans la mesure où le développement est un concept évoquant des attentes normatives sur la bonne manière de vivre. Le grand

récit des Lumières sur la manière dont la raison pourrait assurer le progrès et l'amélioration humaine se cache sous l'appel à la pertinence politique.

Il y a un sens que les appels à la décolonisation de l'esprit africain sont des réactions à la manière dont les savants africanistes perçoivent le rôle des valeurs dans la science. Lorsque les savants africains doutent que les connaissances scientifiques tirées de ce qu'elles supposent être une épistémologie occidentale soient capables de rendre les mondes africains intelligibles, ils expriment peut-être une gêne quant à la mesure dans laquelle les connaissances produites pourraient correspondre à un ordre normatif établi par des valeurs européennes. Bien que cela puisse sembler idéologique, il y a peut-être un argument méthodologique derrière cela.

Les récits du monde portent autant sur des phénomènes concrets que sur des aspects tacites de ces phénomènes. La principale conclusion, par exemple, que la corruption sape le développement de l'Afrique est une description et une explication appropriées de la fragilité de l'Etat en Afrique.

En même temps, cependant, cela suggère que - toutes choses étant égales par ailleurs (c'est-à-dire les conditions structurelles mondiales) et l'histoire qui a constitué la plupart des pays africains en tant que pays en développement, sans corruption, les choses pourraient sembler différentes. Hélas, il est clair qu'aucune compréhension globale des défis du développement de l'Afrique n'est possible sans tenir compte de l'histoire.

La science est une entreprise hautement normative en ce que son objectif ultime, produire des connaissances pour rendre le monde intelligible, constitue un large engagement pour une certaine notion de monde meilleur. Une part du défi de faire des études africaines devrait donc être un engagement à découvrir les valeurs qui sous-tendent la science non pas pour en disposer, mais pour les exploiter pour une recherche encore meilleure.

Partant donc de l'idée que toute société est fonction de la lutte des peuples, il faut avant la nouvelle offre, identifier ce que représente le paradigme dans tout raisonnement scientifique. Celui-ci étant fil conducteur, l'Afrique en vue de sortir de la lisière du chaos dans laquelle elle est plongée,

toutes les recherches, tout en se distançant de la subjectivité, doit se défaire de la liane les bloquant.

## **I. VERTUS DE LA SCIENCE**

La science consiste en une démarche cérébrale (intellectuelle, du cerveau) entreprise par l'homme pour comprendre la nature en vue de se l'asservir ainsi que son environnement social en vue de rendre utiles et aisés ses rapports avec ses semblables. En effet, de tous les êtres animés vivant sur la terre, l'espèce humaine reste la plus fragile.

Contrairement aux autres animaux qui portent en eux tout ce qu'il leur faut en fait d'organes et d'instinct pour survivre (se nourrir, se protéger contre les intempéries, se défendre, se reproduire...), l'homme doit se servir de l'intermédiation instrumentale pour survivre au sein d'une nature qui lui est drôlement hostile.

La tradition biblique juive attribue une origine divine à cette hostilité de la nature à l'encontre de l'homme. En effet, pour avoir désobéi à l'ordre de Dieu en mangeant le fruit interdit, les supposés premiers hommes auraient été maudits par le Tout Puissant qui aurait dressé contre eux la terre. Ainsi, peut-on lire dans Genèse 3 : 17-19, « Dieu dit à Adam : ... Par ta faute, le sol est maintenant maudit. Tu auras beaucoup de peine à en tirer ta nourriture pendant toute ta vie ; il produira pour toi épines et chardons. Tu devras manger ce qui pousse dans les champs ; tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ; jusqu'à ce que tu retournes à la terre dont tu as été tiré ».

En même temps, à ce même être faible, maudit et constamment menacé par les forces naturelles, le même Bon Dieu assigne une autre mission, celui de dominer la terre : « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre. Soyez la crainte et l'effroi de tous les animaux de la terre et de tous les oiseaux du ciel, comme de tout ce dont la terre fourmille et de tous les poissons de la mer : ils sont livrés entre vos mains. Tout ce qui bouge et possède la vie vous servira de nourriture ; je vous donne tout cela au même titre que la verdure des plantes » (Genèse 9 : 1-3).

Cette mission de dominer la terre, l'homme, être biologiquement fragile face à une nature qui lui est restée sauvagement agressive, ne peut l'assumer que grâce à son cerveau, organe au sein duquel se déroule l'activité intellectuelle dite aussi cérébrale.

Développer l'intelligence en cherchant à percer les mystères qui entourent l'existence dans un monde hostile en vue d'améliorer cette existence, c'est bien cela l'activité scientifique. Les peuples qui l'ont compris entretiennent des rapports tendant à domestiquer les forces naturelles et sociales en vue de se les asservir pour rendre la vie de l'homme moins incertaine et plus aisée. Ceux qui ne l'ont pas compris pataugent dans l'ignorance, caractéristique d'une bestialité humaine qui apporte plus de misère aux hommes que toute autre forme de bestialité, les autres animaux étant autrement armés naturellement.

Ainsi, la bénédiction divine, la prospérité, l'aisance, l'assurance, la sécurité, l'abondance, le confort, la force, la puissance, le développement... appartiennent au plus savant tandis que le lot de l'ignorant est constitué des contraires (malheur, famine, dénuement...) de ce qui caractérise la vie du détenteur du « savoir ». Ainsi que le dit le Sociologue, « aucun progrès à venir ne peut se passer de la science, mais d'une science qui dialogue avec la société pour donner un sens à la formulation de ses besoins ».<sup>1</sup>

Ainsi, l'homme qui reste l'être le plus biologiquement faible de la nature, est cependant doté d'une arme d'une redoutable efficacité : l'intelligence qui lui permet de pallier ses faiblesses physiques naturelles.

Les blancs ont su se servir de cette arme en pensant trop et en faisant beaucoup de choses. En effet, P. Parin, F. Mergenthaler et M. Parin<sup>2</sup>, signalent ce qui suit : « les blancs pensent trop et font beaucoup de choses, et plus ils font, plus ils pensent. Et puis, ils se font beaucoup de soucis, car ils ont peur de perdre leur argent et de ne plus rien avoir. Et puis ils pensent

---

<sup>1</sup> MWABILA M. C., *De la raison à la déraison. Appel aux intellectuels pour un nouveau débat sur la société*, Nouvelles Editions Sois Prêt, Kinshasa, 1995, p. 10.

<sup>2</sup> MABIKA K., Un regard zaïrois sur cent ans de regards belges, in *Analyses Sociales*, Vol. VII, n° 1, 1990, pp. 27-57.

encore davantage, et ils font encore plus d'argent et ils n'en ont jamais assez. Alors ils ne sont jamais tranquilles ». Tel est le secret de la force des autres, de la magie blanche : la quête effrénée et permanente du savoir-faire et du mieux faire, c'est-à-dire mieux agir sur la nature en vue de mieux se l'asservir.

## II. GRANDS COURANTS DE LA PENSÉE HUMAINE

On distingue deux grands courants de pensée : l'un est théologico-métaphysique, l'autre scientifique.

Pour expliquer les phénomènes sociaux et naturels, les hommes recourent généralement à des interprétations basées sur des causalités surnaturelles. C'est le courant théologico-métaphysique. Le droit lui-même trouverait sa source dans la divinité. Ainsi par exemple, les Grecs antiques, mais aussi nos ancêtres, croyaient en l'existence d'un ou plusieurs dieux qui régissent la vie sur la terre. Il y avait de dieux respectifs pour la mer, la terre, la pluie, la faim, l'amour, les enfants.... Bref, chaque domaine de la vie était censé être modifiable par la seule volonté d'un être extérieur à la terre réputé puissant. C'est ce qui explique en Afrique le culte des ancêtres ou l'animisme.

Actuellement, cette conception est revenue en force à la faveur de la crise qui a vu les sectes religieuses envahir la communauté nationale. Les adeptes dits croyants sont prompts à attribuer les malheurs ou les échecs de la vie à des causes d'origine satanique, tandis que des faits parfois banals sont attribués à des bénédictions divines ; toute personne non membre de la secte est présumée sorcière, satanique ; les intellectuels sont qualifiés d'occultistes ; les rêves ordinaires sont pris pour des visions ou prophéties d'origine divine...<sup>3</sup>

Cette façon de concevoir le monde témoigne d'un recul de la pensée. Chaque homme, chaque collectivité humaine a ses croyances propres basées sur une métaphysique inhérente à la vie humaine. Mais il faut savoir discerner

---

<sup>3</sup> AZAPANA P., « Pourquoi les Congolais se ruent-ils vers les sectes ? », dans *Analyses Sociales*, janvier 2002, pp. 90-95.

les choses en vue de se forger des règles de conduite basées sur des connaissances scientifiques, des données sociales et naturelles.

On ne peut plus se passer de la science si l'on veut rendre la vie humaine moins bestiale. Une connaissance simplement transcendante peut constituer une source de mythes fondateurs de tyrannie, de dictature, d'absurdité diverse, car pour justifier les monstruosité, on recourra à des mythes non vérifiables. Exemples, l'Eglise Catholique qui a bloqué l'évolution de la science pendant mille ans en faveur des croyances obscurantistes ; l'Evangile pour justifier l'esclavagisme et le racisme aux Etats-Unis d'Amérique, l'apartheid en Afrique du Sud ; les extravagances des chefs coutumiers ou tradi-modernes (tout pouvoir vient de Dieu) ; les faits de paresse mentale, l'échec, la pauvreté, la défaite militaire, l'incompétence, les pandémies... on trouve alibi dans la volonté divine et/ou satanique.

Obscurantiste par excellence, ce courant pense justifier le statu quo en renforçant les mythes existants et en créant des mythologies nouvelles pour conforter l'existant.

Signalons cependant que la science n'a évolué que lorsque les savants ont tourné dos aux croyances religieuses et autres aveugles et aveuglantes. Pendant près de 1.000 ans, l'Eglise catholique romaine qui s'était constituée en censeur de toute forme de savoir, a bloqué les esprits éclairés : Galilée, Copernic...

Le courant scientifique, par contre, est un courant qui a pris naissance avec l'avènement de la société moderne caractérisée par *l'homo consumens* (l'homme consommateur) des fruits de la technologie qui assure une plus grande productivité. Les connaissances scientifiques ont commencé à éclairer davantage l'esprit humain sur les phénomènes de la nature, jusqu'alors objet des spéculations mystico-religieuses.

Cette conception constitue une remise en question de la loi métaphysique et se base sur les données concrètes, observables et vérifiables. L'explication scientifique, à l'opposé de celle métaphysique, ne va plus chercher les causalités en dehors du monde physique. Elle procède par

observation et par expérimentation dans le monde physique. On distingue deux moments du stade scientifique : le positivisme et la dialectique.

Le positivisme part du postulat que le monde social peut être étudié comme une chose, à l'instar des objets qu'étudient les sciences physiques ou naturelles.

Le positivisme s'en tient à ce qui est visible, à l'apparent. Bien que scientifique, les explications du type positiviste confortent le *statu quo* en tentant de consolider les mythes par des explications plus objectives, mais limitées aux résultats de l'observation, des apparences souvent trompeuses. Dès lors, l'opacité des faits sert à masquer la réalité, ce qui conforte la justification du statu quo.

La dialectique s'appuie sur la critique en opposant aux thèses admises des antithèses pour en déduire des synthèses qui pourront devenir encore de nouvelles thèses à contrarier, et ainsi de suite. Toute situation a son contraire et du choc des deux jaillit une situation nouvelle qui aura, à son tour, son contraire...

### **III. SCIENCES NATURELLES VERSUS SCIENCES SOCIALES**

La science désigne un ensemble de connaissances rationalisées par l'homme sur certaines catégories des faits ou phénomènes naturels ou sociaux. On parle de science à partir du moment où les hommes abandonnent l'archaïsme des raisonnements théologico-métaphysiques pour chercher à comprendre les faits ou phénomènes en les appréhendant selon des démarches qui s'appuient sur des méthodes et techniques rationalisées. Ce qui distingue les connaissances scientifiques des autres formes de connaissances, c'est la différence des méthodes d'approche. En effet, la science, n'a pu évoluer qu'en tournant dos à la religion qui, elle, recourt aux méthodes spéculatives théologico-métaphysiques.

#### **III. 1. Sciences naturelles**

Les sciences naturelles sont qualifiées de sciences newtoniennes pour souligner le grand apport de l'astrophysicien anglais Isaac Newton, qui

élabora la fameuse loi de la gravitation universelle à partir de l'observation d'un fruit qui tombe à terre du haut d'un arbre.

La révolution newtonienne a ceci de particulier qu'il dévoile la possibilité pour l'homme de comprendre la nature et d'en expliquer les phénomènes grâce à l'observation objective, à l'expérimentation et à l'usage d'un langage algébrique.

Cette méthode permet aux différentes sciences naturelles (chimie, physique, astronomie, géologie, biologie...) de connaître un essor particulièrement foudroyant qui permettra à l'homme de comprendre les forces de la nature, de les maîtriser et de se les asservir. Le mot clé ici est l'Objectivité qui consiste à analyser un objet en faisant abstraction des préférences et croyances personnelles du chercheur. L'objectivité fait également fi du mythe des évidences acceptées sans preuve.

Face à l'évolution exponentielle des connaissances ordonnées, rationalisées, codifiées et accumulées par les sciences naturelles, dans le domaine de l'étude des sociétés, le savoir continuait à résulter des spéculations et autres acrobaties intellectuelles d'inspiration théologico-métaphysiques. C'est pour réagir contre cet état de chose qu'Auguste Comte publie son cours de Philosophie positive, par allusion aux sciences positives.

### **III. 2. Sciences sociales et la révolution comtienne**

Auguste Comte fut un modeste enseignant de mathématiques. Ce n'est pas par hasard qu'il devint fondateur de la sociologie, qui se veut mère des sciences sociales. En effet, pour lui, les faits sociaux devaient faire l'objet de la même rigueur d'analyse que les faits naturels.

Il parlait d'abord de physique sociale pour désigner cette nouvelle façon d'appréhender la chose sociale, qui emprunte à la science physique les méthodes utilisées pour traiter la chose naturelle. Cette dénomination, pour avoir été l'objet d'utilisations abusives par le statisticien belge Quételet, sera remplacée par le néologisme Sociologie, nouvelle science devant étudier les faits sociaux comme des choses.

Cette révolution comtienne sonne le glas de la philosophie spéculative, de la métaphysique spéculative et du théologisme qui dominaient les réflexions sur les faits sociaux : « On dit ici ce qui est et non ce qui doit être ».

### **III. 3. Apport marxiste dans les sciences sociales**

Contrairement à Comte qui décrit passivement et défend le *statu quo* bourgeois à cette époque du capitalisme naissant, Karl Marx se base sur une analyse matérialiste des faits socioéconomiques et historiques pour décrier le capitalisme qui fait concentrer les ressources sur une poignée de riches bourgeois.

Il prédit alors une révolution prolétarienne à l'issue de laquelle les prolétaires du monde entier, unis et organisés, s'empareront du pouvoir pour instaurer la dictature du prolétariat dans des sociétés sans Etat, égalitaires, au sein desquelles chacun aura selon ses besoins.

Marx est dès lors considéré comme le père de la sociologie critique qui s'oppose à la sociologie positiviste ou comtienne.

### **III. 4. Sciences sociales et matière sociale**

La matière inerte, objet des sciences exactes, se livre facilement à l'analyse. Cette matière reste statique et se présente tel qu'il est, sans que le chercheur puisse en influencer le cours de l'existence. A la limite, une formule de Physique ou de Chimie, si toutes les conditions sont réunies, peut se révéler exacte, se vérifier en tout temps et en tout lieu.

Ce qui n'est pas le cas avec l'objet des sciences sociales qui théorisent sur les sociétés composées d'hommes libres, qui peuvent changer d'avis ou de comportements à tout moment et défier tous les pronostics.

Cela a fait dire à certains penseurs que la matière sociale ne peut qu'être comprise et non expliquée comme la matière physique. D'où la distinction entre les sciences compréhensives (sociales) et les sciences explicatives (exactes). Henri Jane parle des sciences newtoniennes et des sciences prigoginiennes (en référence au physicien Prigogine qui induit la

notion de complexité de la matière sociale face à la complication de la matière naturelle).

Les premières s'occupent des phénomènes naturels, répétitifs, réversibles, relativement simples et soumis au déterminisme. Ces sciences newtoniennes, elles-mêmes, s'accommodent de moins en moins des exigences méthodologiques, telles la distance nécessaire entre l'observateur et l'observé, la pure objectivité contre la subjectivité, la vérité scientifique indiscutable, la soumission à un déterminisme quasi-absolu...

Les sciences sociales ne peuvent donc pas espérer légitimer leur scientificité en copiant les méthodologies et en important les concepts des sciences newtoniennes. Il faut donc, pour le chercheur en sciences sociales, éviter l'obsession de se conformer de manière scrupuleuse, voire malade, aux dogmes et orthodoxies méthodologiques classiques.

#### **IV. OBJECTIVITE ET SUBJECTIVITE EN SCIENCES SOCIALES**

Les sciences dites newtoniennes se sont développées grâce à l'élimination de la subjectivité au profit des analyses axées sur la pure objectivité dans les investigations. Malgré tout, même dans ces sciences dites positives ou exactes, la part de la subjectivité reste grande, notamment en amont lorsqu'on choisit le sujet de recherche ainsi qu'en aval lors des applications des connaissances acquises.

A fortiori, dans les sciences sociales pratiquées par les chercheurs humains qui théorisent sur les sociétés où vivent, comme eux-mêmes, leurs semblables, la subjectivité devient une donnée incontournable. Le mythe de la neutralité de la science saute ici, car la science est une activité humaine et, donc, imparfaite, mais susceptible d'être améliorée, ce qui justifie la permanence de l'activité scientifique. Toute connaissance est donc teintée de la subjectivité du sujet en quête de savoir.

L'idéologie du chercheur, son équation personnelle, ne peut le quitter car, non seulement, il constitue un exemplaire unique en son genre (une individualité unique), mais il est également le produit d'un environnement

social ; acteur social, il utilise une langue et un langage humains qui lui préexistent et qui transmettent socialement les connaissances produites.

A ce propos, Benoit Verhaegen<sup>4</sup> note que « la subjectivité des sciences de l'homme n'est pas un obstacle à la connaissance ; au contraire, elle est une condition nécessaire pour y accéder dans la mesure où c'est la pratique sociale, et non la politique théorique, qui constitue le point de départ et l'aboutissement du procès de connaissance ».

De son côté, Paulo Freire<sup>5</sup> écrit : « tout chercheur véritable sait que la prétendue neutralité de la science, d'où découle la non moins fameuse impartialité du scientifique et sa criminelle indifférence à l'utilisation de ses découvertes, n'est qu'un moyen des mythes nécessaires aux classes dominantes. Vigilant et critique, il ne doit pas confondre le souci de vérité qui caractérise tout effort sérieux avec ce mythe de neutralité ».

En effet, il y a lieu de retenir avec Emile Bongeli<sup>6</sup> que « le point de départ de toute recherche scientifique est subjectif : le fait-qui-fait-problème est retenu en fonction des angoisses existentielles du savant, de sa subjectivité donc.

En effet, ce n'est pas l'essence du phénomène qui frappe le savant, mais bien les besoins de son existence. Mais à partir de ce problème subjectivement posé, le savant entreprendra sa démarche scientifique par un effort d'objectivation, en allant explorer l'essence même du phénomène.

C'est cette partie de sa démarche scientifique qui doit être caractérisée par une volonté d'objectivité, quitte à ce que, après avoir analysé les choses telles qu'elles sont, on rentre dans la subjectivité afin de résoudre le problème qui a été à la base de l'activité scientifique ».

---

<sup>4</sup> VERHAEGEN B., *Introduction à l'Histoire Immédiate*, Duculot, Gembloux, 1974, p. 172.

<sup>5</sup> FREIRE P., *Pédagogie des Opprimés*, Maspéro, 1971, p. 190.

<sup>6</sup> BONGELI YEIKELO YA ATO E., *L'Université contre le développement*, L'Harmattan, Paris, 2009, p.13.

## V. PARADIGMES COMME FONDEMENTS EPISTEMOLOGIQUES

D'aucuns considèrent le chercheur en sciences sociales comme un trouble-fête professionnel, un gêneur impénitent, un briseur de mythes dont le rôle consiste à remettre en question des croyances apparemment acceptées par une communauté, d'en susciter de nouvelles, puis de soulever des doutes sur celles-ci et, ainsi de suite, sans répit, sans discontinuer.

Cependant, les sciences sociales ont, comme toutes les autres sciences, évolué sur base de paradigmes. Par paradigme, Bryant<sup>7</sup> renseigne qu'on entend « une matrice disciplinaire faite de concepts, lois, méthodes, à laquelle se réfèrent les praticiens d'une discipline particulière ». Il s'agit, pour Kuhn T.<sup>8</sup>, de « l'ensemble de croyances, de valeurs, de techniques que partage à un moment une communauté scientifique donnée. C'est le cadre à l'intérieur duquel se déroule le débat scientifique. Une révolution scientifique se définit alors par la constitution d'un nouveau paradigme... Par opposition, le travail d'approfondissement à l'intérieur du paradigme existant est de l'ordre du travail scientifique normal ».

Toute étude est fondée sur un postulat philosophique qui en détermine le fondement et le choix des méthodes appropriées. L'épistémologie, en tant que réflexion sur les modes d'acquisition des connaissances, s'intéresse à ce soubassement philosophique qui permet de reconstituer les voies de production des connaissances scientifiques. C'est cet arrière-fond idéologique inséparable de tout chercheur que l'on appelle paradigme.

Pour le sociologue, le choix d'un paradigme repose sur une conception du monde et de la société, une certaine vision que se fait le chercheur de l'histoire, ses préoccupations propres (son équation personnelle) ainsi que sa capacité de découvrir, à travers le chaos social, les constances explicatives des (re)productions des formes sociales génératrices

---

<sup>7</sup> SEGUIN-BERNARD F. et. CHANLAT J. F., *L'analyse des organisations : une anthologie sociologique*, T. 1, Ed. Préfontaine inc., Québec, 1983, p. 6.

<sup>8</sup> KUHN T., *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris, 1983, résumé par Jean Deniset, *Le Dollar : histoire du système monétaire international*, Fayard, 1985, p. 226.

des changements sociaux. Il s'agit, en fait, de recourir à un cadre théorique de référence qui permette une sélection raisonnée des données brutes recueillies sur terrain en vue de les rendre intelligibles.

Sans ce cadre théorique de référence, la recherche resterait purement exploratoire. Même dans ce cas, comme le note Monique Van Dormael, « l'observation sans a priori est un leurre. Nous avons toujours un modèle de référence en tête, tant dans l'analyse que dans l'action et la condition pour garder le contrôle de ce modèle est de l'explicitier...

L'épistémologie contemporaine remet en cause le présupposé que les faits parlent d'eux-mêmes et qu'il est possible de dissocier complètement l'observateur de ses observations, le chercheur de son objet d'étude. Les faits sont perçus et interprétés par l'observateur à la lumière d'un cadre de pensée, que ce soit une théorie plus ou moins systématisée ou une idéologie implicite et diffuse. Nier nos présupposés mène à nous laisser guider à notre insu par une grille d'analyse qui échappe au champ de notre conscience et par conséquent à tout contrôle ».

Les sciences sociales ont évolué sur base d'une dualité paradigmatique, les deux paradigmes fonctionnaliste et critique se disputant la suprématie.

### **V. 1. Le paradigme positiviste ou fonctionnaliste**

Le fonctionnalisme cherche, d'une part « à établir les relations claires et linéaires entre certains facteurs et leurs conséquences et, d'autre part, il s'intéresse davantage à la situation actuelle qu'aux situations possibles. Le fonctionnalisme n'est nullement tourné vers l'analyse causale qui oblige très souvent le chercheur à remettre en cause l'ordre établi ou vers la définition des situations alternatives toujours menaçantes pour les tenants du statu quo ».<sup>9</sup>

Le fonctionnalisme reste donc essentiellement orienté vers le maintien et même la consolidation du statu quo. Il accorde peu d'importance au changement social si ce n'est par le biais de certaines réformes sous forme

---

<sup>9</sup> SEGUIN-BERNARD F. et. CHANLAT J. F., *Op. cit.*, p. 7.

d'ajustements que nécessite l'apparition des dysfonctions. C'est donc une théorie du statu quo, de l'ordre social établi tant dans ses postulats que dans ses effets sur le plan de l'action.

Pour les positivistes, la réalité est une donnée objective qui peut se prêter à une description objective et quantifiante, indépendamment du chercheur et de ses instruments d'analyse. Souvent, il s'agit de tester une théorie dans le but d'améliorer le degré de compréhension et de prédiction des phénomènes.

Ce paradigme est resté dominant en sociologie parce que sécurisant pour les classes privilégiées et dominantes. Malgré les critiques adressées au structuro-fonctionnalisme théorisé par les Américains Talcott Parsons et Robert King Merton, le fonctionnalisme a survécu et a continué à jouer son rôle dominant grâce à la théorie des systèmes qui repose sur un double postulat fonctionnaliste :

- Celui de l'unité fonctionnelle qui affirme que tout système qui survit est un tout dont les parties sont intégrées les unes aux autres. Pour le fonctionnalisme, la société peut être comparée à un organisme dont les parties jouent un rôle nécessaire à l'ensemble. Une société et sa culture forment un système intégré d'accomplissement de fonctions ;
- Celui de l'équilibre quasi stationnaire qui veut que par suite des dysfonctions qui y surgissent, les ajustements se font au sein dudit système qui, cependant, garde son essence fondamentale.

Par ce fait, cette sociologie fonctionnaliste dite sociologie du statu quo, a été tolérée et s'est développée sans obstacles majeurs, car elle a toujours relativement mieux conforté ceux que le système social privilégie. Elle constitue donc une sorte de sociologie d'Etat, de sociologie de régime, celle qui dit des choses qui plaisent aux oreilles des tenants du pouvoir et qui les mettent à l'aise dans leurs actions.

Cette conception du monde privilégie donc la continuité des hommes composant le système et surtout de celui-ci. Ainsi, les hommes peuvent changer sans pour autant que le système puisse l'être. L'on assiste donc au changement, mais dans la continuité douce.

## **V. 2. Le paradigme critique**

Par contre, le paradigme critique repose sur une conception contraire du monde social. Selon Claude Javeau<sup>10</sup>, la sociologie critique « décortique les structures d'une société, met en évidence les conflits qui la minent, dégage par l'analyse des zones où les individus sont opprimés, les contradictions entre les pratiques sociales et les idéologies, les procès d'enfermement, ou au contraire les chances d'ouverture, c'est une sociologie résolument tournée vers la transformation des sociétés ».

Pour M. D. Meyers, les chercheurs de cette tendance critique soutiennent que la réalité sociale est historiquement constituée, produite et reproduite par les hommes. Même si les peuples peuvent agir dans le sens de changer leurs situations économiques et sociales, les chercheurs critiques pensent que leur capacité d'action est limitée par un ensemble d'éléments qui fondent la domination sur le plan social, politique et culturel.

Le rôle cardinal de la recherche est donc de réaliser une critique de la société en vue de dévoiler les conditions restrictives des libertés des peuples et l'aliénation qui les frappe du fait de la domination qui pèse sur eux. La recherche critique se concentre sur les oppositions, conflits et contradictions dans les sociétés contemporaines dans le but d'émanciper les peuples en les aidant à éliminer les causes de l'aliénation et de la domination. Le philosophe allemand Jurgen Habermas est l'un des plus grands théoriciens du paradigme critique.

Cette sociologie critique a, à juste titre, été qualifiée de contre-sociologie, car Karl Marx qui en a formulé les postulats fondamentaux, prenait ouvertement le contre-pied des pères officiels du fonctionnalisme (Comte, Spencer...) pour qui il affirmait avoir une mince opinion.

Le radicalisme de Karl Marx dans ses études du capitalisme l'a amené à préconiser la révolution (transformation radicale) des ordres établis comme finalité de toutes les réflexions scientifiques, ainsi qu'il l'affirme dans ses fameuses thèses sur Feuerbach : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le

---

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 37.

monde de différentes manières, mais ce qui importe, c'est de le transformer ». Cette conception appréhende le monde sous l'optique du changement mais là dans la rupture.

En effet, lorsque a lieu le changement ici, il l'est en changeant radicalement avec renversement du système en vigueur. La RDC compte quelques chercheurs critiques : les économistes Kankwenda Mbaya, Kabeya Tshikuku, le linguiste Mudimbe, les sociologues Mwabila Malela, Kalele Kabila, Bongeli Yeikelo Ya Ato, les historiens Elikia Mbokolo, Kambayi Bwatshia, Obotela Rachidi, Kabuika Mukulu, les politologues Ilunga Kabongo, Mulambu Mvuluya, Nzongola Ntalaja, Mukoka Nsenda, Aundu Matsanga, Lotoyi Ilanga,... Benoît Verhaegen, de nationalité belge, a réalisé plusieurs études critiques sur la société congolaise.

Cette conception critique, dans sa version radicale et militante, a été à la base des grandes révolutions léninistes et, plus tard, maoïste qui a divisé le monde en deux blocs qui se livraient une guerre froide impitoyable, qui a fini par se solder par la victoire du bloc capitaliste (fonctionnaliste ?) sur le bloc socialiste (marxiste ?). Avec cet échec du modèle marxiste des sociétés, la sociologie radicaliste a perdu de sa vigueur, ce qui consacre le triomphe des fonctionnalistes dont le modèle de société a relativement triomphé.

Mais de nos jours, cette vision tend vers sa disparition avec l'émergence de nouvelles puissances à la suite de nombreuses contradictions enregistrées dans la gestion des questions humanitaires. Celles-ci, pratiquent à leur tour une autre forme du fonctionnalisme.

C'est ce qui explique les impressionnants travaux adaptés à la suite de Karl Marx, Pierre Bourdieu, Samir Amin, F. Houtart, Joseph Stiglitz (Nobel d'économie), Jacques Attali et autres chercheurs antimondialistes (latino-américains surtout), qui se concentrent sur la démythification des discours dominants, surtout celui de la science économique. De plus en plus avec de nouveaux enjeux planétaires (Covid-19, Guerre russo-ukrainienne...) où les sociétés traditionnellement dominantes sont débordées, l'on assiste à un nouvel ordre avec changement de paradigme.

### **V. 3. Paradigme de la cohérence pour une sociologie cohérente et engagée**

En ce qui nous concerne, nous chercheurs africains, si les sciences sociales ont échoué dans nos pays, renseigne Bongeli E.<sup>11</sup>, c'est suite au cantonnement dans des disciplines héritées avec paradigmes d'essence européocentrique. Les vaines tentatives tendant à les adapter à nos réalités par des chercheurs africains toujours parfumés à l'odeur du père ne font qu'aggraver la réalité de l'inutilité sociale de nos recherches sociales.

Pour ce faire, il nous semble inévitable de forger de nouveaux paradigmes, ce qui implique une révolution épistémologique dans nos modes de pensée et de production de connaissances nous concernant. Ainsi, un nouveau paradigme, celui de la cohérence, produit de la fusion méthodologique des deux paradigmes que d'aucuns s'obstinent à déclarer antinomiques devient une nécessité.

En effet, l'évolution bipolaire de la sociologie (les deux sociologies) semble avoir montré ses limites. Il importe aujourd'hui de réaliser une synthèse des paradigmes existants pour privilégier la recherche de la cohérence en vue d'une meilleure compréhension des faits sociopolitiques, dans le but d'éclairer et d'améliorer les actions humaines collectives sur la société en fonction des objectifs bien raisonnés de progrès.

Il faut donc réaliser cette synthèse méthodologique globalisante, devant intégrer les éléments des deux paradigmes dominants, permettant ainsi une visualisation relativement totalisante de la réalité sociale teintée d'une extrême complexité.

## **VI. FACE A L'ORDRE NORMATIF**

Les sociétés africaines de manière générale, sont issues des créations européennes, car soumises à la colonisation. L'initiative fut alors d'imposer un nouvel ordre. Celui-ci avait comme but ultime de dominer pour mieux aussi exploiter les riches terres africaines. Par conséquent, toutes les recettes devraient être mises en place en vue de pérenniser cet état.

---

<sup>11</sup> BONGELI YEIKELO YA ATO E., *Sociologies et sociologues africains. Pour une recherche sociale citoyenne en RDC*, L'Harmattan, Paris, 2002.

La mise en place de l'Organisation des Nations Unies d'essence occidentale (pour ne pas dire américaine), permet aux espaces africains d'accéder précipitamment au statut international d'Etat au même titre relatif que les anciens Etats notamment occidentaux.

En effet, les mêmes pratiques ayant été utilisées sous la colonisation pour exploiter les Africains par les colonisateurs directement, ont été par contre maintenues, voire renforcées par les élites africaines dans le sens de l'odeur du père, contre leurs compatriotes. C'est ce qui fait que l'Afrique en lieu et place du changement des paradigmes, les mêmes institutions extractives continuent à germer.

En effet, en matière d'écart entre connaissance savante et connaissance vulgaire, il faut éviter de tomber dans le scientisme en ne reconnaissant aucune valeur à la connaissance dite spontanée qui ne serait que pleine d'illusions et en conférant une valeur de vérité absolue à la connaissance scientifique qui ne contiendrait que des exactitudes. Comme le souligne Anthony Giddens<sup>12</sup>, les lignes de démarcation entre ces deux formes de connaissances, l'ordinaire et la savante, sont « inévitablement floues » car elles sont « entrelacées ».

Ainsi, tout en admettant la spécificité de la connaissance scientifique construite à partir d'une méthodologie élaborée et réfléchie, il n'est pas exclu que cette connaissance savante présente des éléments de continuité avec les connaissances produites dans la vie ordinaire. De même, il faut signaler qu'une connaissance prétendument savante, lorsqu'elle est élaborée à partir des prémisses tronquées, peut se révéler moins fiable qu'une connaissance spontanée construite à partir d'expériences séculaires.

C'est pourquoi l'on exige du chercheur autant de la rigueur que de la perméabilité intellectuelle, disposition d'esprit qui lui permet de prendre en compte le point de vue de l'acteur social qui fait l'objet de l'enquête. En tout état de cause, il faut éviter de verser dans la suffisance intellectuelle. Un chercheur qui refuserait de prendre en compte les connaissances, même illusoires, de ses sujets d'enquête pourrait courir le risque de perdre des

---

<sup>12</sup> GIDDENS A., *La constitution de la société*, PUF, Paris, 1987.

éléments importants susceptibles de l'aider dans sa quête d'explications de la réalité qu'il veut cerner dans sa totalité.

C'est cette fonction qui, logiquement et humblement, permet au chercheur de présenter des résultats se distançant de la subjectivité. Il s'agit donc de l'élan pris dans le but du changement des paradigmes pour une Afrique émergente, qui sera plus que jamais frappée par des pandémies.

C'est ce qui se constate justement dans la riposte contre le sous-développement, où toutes les contributions sont attendues en vue de combattre un ennemi commun.

### **CONCLUSION**

L'objectif de toute recherche est qu'elle apporte solution aux épineux problèmes posés dans la société. Et c'est tout ce que fait et doit faire la science. Une science ne relevant pas les défis sociétaux, ne sont plus vraisemblablement science. C'est un engagement alors hautement citoyen. Ceci est une invitation à l'appel de Joseph Ki-Zerbo qu'on ne développe pas mais on se développe.

L'histoire du monde est celle liée à la science. C'est la science qui a permis aux différents peuples de se défaire soit du joug dépendant soit de s'ériger au rang de respectabilité de part et d'autre. Pour ce faire, une science engagée a été utilisée. L'histoire de la colonisation de ce qu'est devenue la RDC est plus illustrative !

Pour ainsi relever l'épineuse équation question de la science au service des peuples, l'examen a essentiellement porté autour des valeurs de la science.

Pour ce faire, les valeurs sous-tendant la recherche sur le développement en Afrique doivent partir des choix méthodologiques. Les engagements éthiques et idéologiques sont à leur tour, déterminants dans l'encadrement des chercheurs et leurs recherches. Tout ceci, dans l'objectif de la décolonisation de la pensée africaine tournée tout d'abord à ses besoins.

C'est le lieu de parler du critère de vérité en sciences sociales. La vérité n'est ni une ni universelle. Il existe, par contre, plusieurs facettes de cette insaisissable vérité. Il s'agit des vérités socio-politiquement colorées, chaque couche sociopolitique ayant ses critères de vérités, selon les intérêts et autres avantages qu'elle tire d'une situation donnée, objet de son analyse.

Ainsi, pour la classe dominante, l'Etat a pour fonction le maintien de l'ordre et de la justice au sein de la société, la protection des individus sans distinction et leur intégration au sein de la communauté. Mais pour les opprimés, l'Etat n'est qu'un instrument de domination, d'exploitation de classe, de protection des intérêts des minorités dirigeantes. Qui a tort et qui a raison ? Aucun des groupes n'a ni totalement tort, ni totalement raison. L'une et l'autre conception ne sont pas fausses, mais elles pêchent toutes en se voulant totalitaristes alors qu'elles ne constituent que des vérités partielles.

Il en est ainsi pour tous les cas, comme celui des conceptions divergentes sur la situation de la femme selon qu'on est homme, croyant ou non croyant, traditionaliste ou moderniste... Le mieux est, par conséquent, d'intégrer toutes les formes d'explications dans la recherche pour une meilleure compréhension des faits sociaux.

### REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AZAPANA P., « Pourquoi les Congolais se ruent-ils vers les sectes ? », dans *Analyses Sociales*, janvier 2002.
- BONGELI YEIKELO YA ATO E., *L'Université contre le développement*, L'Harmattan, Paris, 2009.
- BONGELI YEIKELO YA ATO E., *Sociologies et sociologues africains. Pour une recherche sociale citoyenne en RDC*, L'Harmattan, Paris, 2002.
- FREIRE P., *Pédagogie des Opprimés*, Maspero, 1971.
- GIDDENS A., *La constitution de la société*, PUF, Paris, 1987.
- KUHN T., *La structure des révolutions scientifiques*, Flammarion, Paris, 1983.
- DENISET J., *Le Dollar : histoire du système monétaire international*, Fayard, 1985.

- 
- MABIKA K., « Un regard zaïrois sur cent ans de regards belges », dans *Analyses Sociales*, Vol. VII, n° 1, 1990.
- MWABILA M C., *De la raison à la déraison. Appel aux intellectuels pour un nouveau débat sur la société*, Nouvelles Editions Sois Prêt, Kinshasa, 1995.
- SEGUIN-BERNARD F. et. CHANLAT J. F., *L'analyse des organisations : une anthologie sociologique*, T. 1, Ed. Préfontaine inc., Québec, 1983.
- VERHAEGEN B., *Introduction à l'Histoire Immédiate*, Duculot, Gembloux, 1974.